

Qui êtes-vous donc...

Isidore!

A Martin, le vieil homme la montre et à ses rendez-vous sur la Cèse : que tu es bleu !

Skis aux quoi ? Ski aux Ides ? Vers la mi-Mars les jours s'allongent et la neige est molle et collante. Elle freine les glissements et les carres s'y enfoncent en tournant. On transpire dans les adrets enneigés où le soleil de cette fin d'hiver peut être aussi chaud qu'un jour d'été. C'est vers cette période de l'année qu'un jour de 1992 j'ai traversé un miroir. Qui a donc déjà traversé les miroirs ? Ceux à qui jeu est un autre quand ils se croient des enfants. Plus tard, ils peuvent devenir des mathématiciens, des musiciens, des écrivains, mais très rarement des assassins. La mémoire d'une parole est parfois pour eux un trait saillant dans le ciel qu'ils déplient alors ainsi qu'une feuille d'automne qui chute meurtrie, Gabrielle, à chacun de leurs mots que tu vois immobile sur cette page imprimée, comme un soir en entendant un écho ralenti à travers une grille de plastique j'ai bien cru que tous les frémissements de l'écorce terrestre et les plaintes des hommes qui

en souffrent et en meurent parfois m'étaient rendu compte depuis le pavillon aplati et sonore de ce vieux poste de radio. J'étais alors le temps d'un instant un autre ; être hors de soi n'est pas être en colère, le sais-tu, être hors de soi est être hors du temps dans l'espace d'un autre absent. Plus tard j'ai rempli d'eau la baignoire, y suis rentré, et j'ai encore vu la lueur du miroir et quand dans un mouvement pour sortir de l'eau j'ai rejeté le sèche-cheveux qui y trempais, celui-ci s'est brisé sur le sol carrelé. On m'a amené à l'hôpital à cause des coupures sur mes doigts... La nourriture que j'y mangeais était servie avec des couverts en plastique, c'était parfois difficile de découper ce que je portais à ma bouche et j'avais mauvaise mine. Plus tard, quand je sortis de la chambre close et que je pus me promener librement dans l'allée et ses pelouses, on me donna beaucoup de médicaments étourdisants. Qu'est ce que j'avais bien pu faire pour mériter ça ? J'étais en manque de repère. A d'autres époques j'aurais pu être choqué comme Antonin ou purement et simplement laissé à l'abandon. Ces temps-là étaient si sombres ! Cela m'a pris quelques années pour revoir qu'il y avait des pentes où coule une eau claire et bruissante, depuis je sens bien que j'ai une peau. J'ai quarante ans et encore toute mes dents. Je m'arrange avec l'idéalité

de mes vaisseaux et j'en pleure parfois des larmes de joie. Il y a peu, j'ai eu un curieux sentiment, j'étais chez moi et l'univers s'est racorni, il s'est désagrégé et il n'existait plus que moi : un corps flottant dans le vide. J'étais seul au monde et avais envie de mourir. Puis j'ai allumé un poste de radio, il y avait des voix qui parlaient joyeusement et de la musique : la vie valait la peine d'être vécue. Depuis une semaine je dors une nuit sur deux, je n'en ressens pas vraiment de la fatigue, tout juste un peu de nervosité. Ce qui me manque le plus c'est de garder le souvenir de mes rêves, je devrai les noter pour peut-être les raconter un jour. Ce matin là, alors que j'avais très peu dormi, je suis sorti assez tôt pour acheter des cigarettes quand un type, de l'autre côté de la rue l'a traversé.

«Vous cherchez des cigarettes?»

Comment avait-il deviné que j'étais fumeur? Pas à mes doigts jaunis, je ne fume que des cigarettes avec des filtres, quant à mon souffle, il ne pouvait pas l'entendre à cause des voitures qui passent. Il était laid et innocent. Ses mouvements lents n'avaient dénoté pas le moindre tremblement quand il m'avait tendu deux cigarettes et m'a dit :

«Vous en voulez, elles sont bonnes?»

puis il m'a montré le ciel gris :

«Il va pleuvoir.»

A cet instant quelques gouttes sont tombées sur ma peau, c'était doux et vivifiant. Puis il a dit :

- Je veux aller à l'hôpital, où prend-on le bus ?

- Je vais vous montrer l'arrêt du tram, c'est vers cette place, vous savez la trouver ?

- Non, accompagnes moi.

- Qui vas tu voir ?

- Ma mère, elle a des coliques néphrétiques.

- C'est très douloureux à ce qu'il paraît.

Il n'a pas répondu. En chemin il y avait des roses dans un parterre.

- Elles sont belles les roses, mais on n'a pas le droit de les cueillir. Elles sentent bon aussi.

Puis :

- Hier j'ai rêvé qu'un éléphant m'amenait à l'école. Arrivé à l'arrêt du bus, il y avait sur son abri une affiche représentant de jolies femmes s'élevant avec une expression de joie et de ravissement.

- Ça vous plaît qu'elles volent ? J'ai pas eu mon bac à cause du dessin, pourtant j'avais de bonnes notes.

Je lui ai alors demandé si son examinateur le connaissait et il me répondit qu'elle lui était inconnue.

- Est-ce que les gens sont jaloux ?

Il disait cela d'un ton neutre, comme cherchant les

mots de la géométrie pour décrire la couleur d'une boîte de petits pois. *Ils sont maladroits, parfois si tendres, si généreux, cruels parfois.* Il m'a laissé son nom et est monté. Il s'appelait Isidore Duchemin.

J'ai téléphoné à Serge, un amateur de lune. Je l'avais rencontré il y a quelques années. Il m'amusait quand au moment de prendre les médicaments servis par des infirmières attentionnées, il faisait semblant de les avaler avec un drôle de mouvement de gorge.

- Pourquoi me demandes-tu de te faire rentrer dans les archives du rectorat ?

- Parce que je crois que pour toi c'est facile, une épreuve de dessin n'est pas conservée ?

J'ai accompagné Serge aux archives dont il connaissait une entrée.

A ma grande surprise, je suis monté aux archives. Isidore avait passé son bac récemment, son dessin attendait, dans l'éventualité où il souhaitât le rapporter. C'était une «immense lune blanc-bleue» enchâssée dans un ciel noir et bleu qui éclairait de pastel un paysage aux contours grisés et fantomatiques. Ce type-là avait vraiment senti la nuit. J'imaginai une examinatrice interdite qui avait dû ânonner du fusain, répéter des drapés toute sa vie A ce moment là, si j'avais été une femme j'au-

rais voulu faire l'amour avec Isidore pour lui apprendre que les roses dans les parterres de béton, il faut parfois les cueillir. Je suis rentré chez moi et ai recherché sur les pages blanches tous les Duchemin habitant Fontaine, il n'y avait qu'un seul Isidore à ce nom, j'ai composé le numéro de téléphone que je découvrais.

- Isidore, je suis celui qui t'a raccompagné place Grenette, il y a une semaine.

- Ah oui, Alain !

- Comment sais-tu mon prénom ?

- Tes lèvres, je les entends quand tu fumes.

- Dis-moi, Isidore, tes dessins. Comment tu les fais ?

- Je prends une feuille, du fusain, de la couleur et je les mets sur la feuille.

- Tu peux me montrer ? Où habites-tu ?

- Chez moi.

A l'aide d'un plan et de l'indication donnée par les pages blanches, j'ai trouvé l'endroit où il habitait : Le LEP Prévert à Fontaine, un lycée professionnel formant principalement de futurs coiffeurs ou coiffeuses et des secrétaires, était bâti au pied de falaises et ceint d'un grand mur de pierre haut de trois mètres, ouvert par un portail de fer : le reste du mur d'enceinte d'un château dont il ne subsistait que quelques pierres couchées près des dortoirs

des internes et des appartements des professeurs. La mère d'Isidore habitait une loge de concierge avec son fils, quant à son père je n'en avais jamais entendu parlé. La loge était petite, avec une pièce principale grande comme un studio, une chambre, un réduit qui servait de chambre à Isidore et une salle de bain. C'est dans la pièce principale décorée d'une tête animale en plastique noir accrochée au mur et d'un tableau de peintre amateur aux couleurs tranchées qu'Isidore avait posé une grande feuille de papier à dessin sur une petite table basse, disposé tout autour une bouteille d'encre de chine, de la gouache et du fusain qu'avec des gestes d'enfant il disposait sur la feuille. Il semblait dessiner ou peindre comme une tendre machine. D'abord il dispersait des points de gouache et de fusain comme un automate autiste suivant une séquence aléatoire et le résultat ne ressemblait à rien de ce que l'on pouvait voir, puis peu à peu apparaissait une image sublime. Quand il eut fini de remplir la pile de feuilles qu'il avait en réserve il me dit : «J'ai les mains moites».

- Mais Isidore, il est magnifique ton travail !

- Aide-soignant, j'aime bien.

J'ai emporté les dessins chez moi, je n'ai eu aucune difficulté pour cela : Isidore les a tout simplement oubliés dans un coin du capharnaüm qui

lui sert de chambre. Le soir même j'ai téléphoné à Cécile. Elle faisait partie d'une association qui éditait un journal rassemblant des photographes, des peintres, des graphistes, des scientifiques, des poètes. Le journal vivotait et ses auteurs n'étaient pas payés, Cécile trouvait toujours matière pour l'éditer mais se débattait au milieu des problèmes concrets pour le réaliser : comme de faire la mise en page, le tirage et d'en assurer la distribution aux rares libraires qui avaient la gentillesse d'en encourager l'existence. Il faut dire que les créateurs aux egos de plâtre ne mettaient pas la main à la pâte. Cécile aimait bien les poèmes que j'envoyais au journal et qui mettaient en mots mes drôles de rêves, je lui avais un jour proposé de lui donner un coup de main pour distribuer le journal mais ma proposition était restée sans réponse. Il faut dire que ce journal aux brouillons d'avant-garde et à l'encre de couleur moult de café m'était sympathique. Je n'avais jamais vu Cécile, me contentant de l'appeler de temps en temps pour lui dire que je lui livrais un poème. Ce soir là, elle avait la voix calme et un peu molle que j'avais toujours entendue.

- Cécile... Aujourd'hui je ne te téléphone pas pour un de mes textes, il faut que tu vois les dessins d'un Isidore Duchemin à ne pas publier dans Aléatoires.

Rends-moi ce service, essaie de trouver un directeur de galerie.

Cécile m'a invité à dîner. Elle voulait voir les dessins. En entrant chez elle je découvrais un petit bout de femme, aux cheveux blonds, cendrés et bouclés, avec une tête de chat. J'étais les dessins d'Isidore sur la table, ses yeux en amande glissèrent d'une feuille à l'autre, puis ils s'attardèrent longuement sur chacun d'eux.

- Grenoble est une petite ville et les galeries sont rares, mais je connais bien une journaliste de Dessins et Design.

Le plus difficile fut de faire venir Isidore à son vernissage et pour l'attirer je lui avais dit que Cécile serait là avec son chat roux qu'elle emmenait partout avec elle. La galerie était petite, à peine trente mètres carrés : une pièce carrée au parquet de bois à la française avec dans le fond un recoin avec une petite table, une deuxième pièce plus petite ressemblait à une cuisine dont on aurait retiré l'évier. Elle ouvrait par une grande vitrine sur la rue Condorcet entre deux restaurants chinois. Il y avait peu de monde à l'intérieur, Cécile, son chat roux reniflant tous les coins, deux ou trois auteurs d'Aléatoires que Cécile avait convaincu de venir, discutant et prenant des photos, et quelques un de

mes amis : Gilles le collectionneur d'insecte, Elisabeth l'écrivaine, Roland de retour d'une mine dans les Alpes et Nathalie venue sans ses enfants. Il y avait surtout la journaliste de Dessins et Design qui parcourait lentement la galerie, parlant d'une voix douce et basse avec le directeur. C'était vraiment une très belle femme, elle portait une robe rouge, au décolleté discret sur des seins fermes, qui mettait en valeur ses cuisses fuselées et dorées, et des boucles d'oreilles en croissant de lune orange. En la voyant Isidore se dirigea vers elle d'une démarche de passant au clair de lune, pencha la tête vers son décolleté et lui dit : «Muguet, cannelle, citron, vous sentez aussi le myosotis. Savez-vous que les éléphants se souviennent de tout?». Le numéro de Dessins et Design qui suivit portait en couverture un des dessins d'Isidore. Il n'était pas figuratif, c'était une explosion de couleurs partant d'un épice centre d'entrelacs de traits au fusain. Le premier article du journal était consacré à Isidore. Je t'en lis quelques extraits :

Isidore Duchemin, pionnier du structuralisme fractal

Loin des salons parisiens et des dîners où l'on cause, il est des lieux où l'on crée, où l'on invente

l'art de demain et d'aujourd'hui. A Grenoble, Capitale des Alpes, Isidore Duchemin est l'un de ces créateurs... Ses dessins font un écho aux plus récentes théories sur le chaos et les structures dissipatives... N'en doutons pas, Isidore Duchemin a commencé là sa période épiblaste.

.. Je lus cet article, y crayonnant : «Le soleil a rendez-vous avec la Lune...». Je revins quelques jours plus tard au LEP Jacques Prévert montrer le magazine de papier glacé à Isidore. Il le soupesa un moment dans ses mains, en caressant le dos, puis il le souleva au-dessus de ses yeux.

- On se voit dedans. Tiens, j'ai fait d'autres dessins. Il me remit un paquet de feuilles au grain un peu rugueux couvertes de sa production de la veille. En rentrant chez moi je les étalais sur le parquet de bois, en caressant la texture et goûtant du doigt la couleur. Je les expédiais le lendemain à la journaliste de Dessins et Design, qui m'avait dit connaître des directeurs de galeries parisiennes. La réponse ne tarda pas, elle prit la forme d'une invitation officielle à exposer à la FIAC. Durant le mois qui suivit, je vis Isidore chez lui deux fois par semaine, à chaque fois il me donnait un peu plus d'une dizaine de dessins que je postais aussitôt à Dessins et Design. Qu'est ce qui pouvait pousser Isidore à dessiner ? Pour autant que j'ai jamais su, avant les

dessins de l'exposition de la rue Condorcet et ceux envoyés à Dessin et Design, il n'avait dessiné qu'en cours de dessin au lycée. Me prenait-il pour un éléphant ? Quand débuta la FIAC, Isidore ne vint pas à Paris «parce que le T.G.V. est orange et sent le vétérinaire». Je débarquais seul gare de Lyon accueilli sur le quai par la journaliste de Dessins et Design portant pour l'occasion un tailleur de couturier. Je ne pus, en descendant de la rame du TGV, m'empêcher de baisser les yeux vers ses cuisses de statue antique en me demandant si on allait l'exposer avec les dessins d'Isidore. C'est avec ravissement que j'appris qu'elle tiendrait avec moi, si je le voulais bien, le pavillon consacré à Isidore. Un pavillon pour lui tout seul ! Durant tout le trajet vers les pavillons, elle me parla en accompagnant ses paroles de gestes de la main, des gestes précis et volubiles. Je ne retins de ce qu'elle me dit que «expressionnisme figuratif». Longtemps après, je ne me souvins plus de cette journée que d'un vol doigté, de grands yeux écarquillés et des deux mots expressionnisme figuratif.

L'exposition fut un succès. Deux semaines durant défilèrent au pavillon d'Isidore des hommes, des femmes et des enfants, des étudiants en art, des banquiers, des japonais, des chinois, des américains, des couples, des célibataires, de jeunes artistes, des

collectionneurs : toute une foule bigarrée. La plupart se contentaient de se poser longuement devant quelques dessins, d'autres faisaient un tour rapide du pavillon tout en marchant, d'autres encore s'arrêtaient pour discuter. En général, ceux là me prenaient pour l'auteur des dessins et je devais décevoir leur envie de parler au génie de ces lieux. Nous vimes même le ministre de la culture, venu rendre visite à l'exposition, il était venu accompagné de sa femme et quelques photographes firent palpiter leurs diaphragmes. La plupart des oeuvres d'Isidore furent vendues, je laissais à la journaliste le soin d'en négocier le prix, Isidore n'ayant émis pour seule exigence de ne se faire payer qu'en monnaie indochinoise dont il aimait les caractères idéographiques et les couleurs chatoyantes. Je me suis toujours demandé ce que fit par la suite Isidore de tout cet argent difficilement convertible et je crois qu'il en a fait un tas rejoignant son capharnaüm. Avec l'accord d'Isidore, les dix pourcent d'invendus de son oeuvre furent utilisés pour une exposition itinérante que la journaliste suivit pendant deux ans à travers l'Amérique du Nord et l'Europe. Elle négocia également avec des magazines d'art les droits de reproduction de certains des dessins qui furent payés à Isidore en monnaie Vietnamiennne. Pour ma part je rentrais à Grenoble

juste après la clôture de la FIAC. Bien plus tard, quand l'exposition fut oubliée, il fut question d'attribuer à Isidore la médaille de chevalier des arts et des lettres, décoration qu'Isidore refusa parce que le ministre avait les joues râpeuses. Deux semaines après mon retour de la FIAC, la mère d'Isidore revint au LEP Jacques Prévert après avoir subi une opération de retrait de ses calculs rénaux. En rentrant elle dit à Isidore «Débarrasses-moi ton réduit de ces feuilles de papier qui l'encombrent». C'est ainsi que se termina la carrière artistique d'Isidore. J'ai bien essayé de le revoir, mais sa mère en me voyant lui a affirmé «Ce type, il n'est pas de ton milieu. Ce n'est pas un ami pour toi.»

- Et après ? me dit Gabrielle.

- J'ai essayé de donner de mes nouvelles à Barbara.

- Barbara ?

- Elle travaillait à l'hôpital et je la voyais en revenant de promenade dans les allées Camille Claudel et Kafka. Elle disait que j'étais un agité.

- Et alors ?

- Personne ne se souvenait d'elle.

- Et Isidore ?

©Alain Wazner, Quai Dansly le 19 Juin 2012